

Chapitre 2

La mondialisation et ses mécontents

La mondialisation divise autant qu'elle unit ; elle divise en unissant, les causes de la division étant identiques à celles qui préconisent l'uniformité de la planète.

(Zygmunt Bauman, *Mondialisation*)

Année 2020. Le jour se lève sur un monde de paix et de prospérité. En l'espace de vingt ans, les technologies de l'information et la communication à haut débit ont doublé les revenus réels. La généralisation des méthodes de contrôle des naissances a définitivement éloigné le risque de surpopulation. Les OGM et les variétés de plantes résistantes aux maladies ont accru la production alimentaire, au point que les famines appartiennent désormais au passé. Dans les villages africains, les écoles utilisent les programmes les plus récents, téléchargés sur Internet, et ont rattrapé le niveau des écoles occidentales. Des accords internationaux sur l'emploi, les salaires et les conditions de travail ont mis fin aux ateliers clandestins, au travail des enfants et

La dignité de la différence

aux bas salaires qui, au début du vingt et unième siècle, avaient été une source scandaleuse d'iniquité et d'exploitation. Les traitements médicaux à faible coût ont réussi à maîtriser le SIDA, la tuberculose et beaucoup d'autres maladies. Le génie génétique permet la prévention de maladies et de handicaps héréditaires. Les recherches sur le génome humain ont permis aux médecins d'altérer les commutateurs génétiques responsables du vieillissement. Une espérance de vie de 120 ans n'est plus rarissime. Les observateurs s'accordent à dire que l'humanité connaît un nouvel âge d'or.

Année 2020. Le monde vient d'être ébranlé par la dernière attaque terroriste sur New York. Une bombe dite « sale » a répandu des déchets nucléaires dans une vaste zone centrée sur Manhattan. On s'attend à plus de 20 millions de personnes irradiées. En même temps, lors d'une attaque coordonnée dans les métros de Londres, Paris, Munich et Rome, des bonbonnes remplies de produits chimiques toxiques ont été vidées dans les stations aux heures d'affluence. On s'attend à des milliers de victimes. Les voyages aériens ont été suspendus, à la suite d'une série de détournements très médiatisés. En Afrique, la chute de gouvernements a déclenché sur l'ensemble du continent des flambées de violence meurtrières. En même temps, des révolutions en Égypte, Jordanie, Algérie et Arabie saoudite, ont fait du Moyen-Orient une zone dominée par des régimes fondamentalistes. L'économie mondiale s'est effondrée et, dans un pays après l'autre, le taux de chômage grimpe à des niveaux records. En Occident, les centres-villes et les espaces publics sont devenus des zones « interdites » à l'abandon et délabrées, peuplées de clochards, de toxicomanes, de sans-abri et d'individus violents. Les plus riches vivent dans des enclaves clôturées, protégées par des systèmes de sécurité très performants qu'ils financent de leur poche. Des centaines de milliers de personnes meurent chaque année en conséquence de conditions climatiques désastreuses – sécheresses, inondations, cyclones – causées par le réchauffement climatique. La pollution a atteint un niveau tel, qu'il est devenu impossible de marcher dans les rues. La plupart des commentateurs s'accordent à dire que le monde traverse un nouveau Moyen-Âge.

Deux scénarios, tout aussi possibles l'un que l'autre, qui permettent de percevoir dans l'entre-deux quels seront les enjeux dans les années à venir. L'incertitude est constitutive de l'existence humaine : aussi érudits que nous soyons, nous ne pouvons jamais savoir ce que l'avenir nous réserve. Il existe toutefois différents degrés d'incertitude et le rythme même du changement au vingt et unième siècle, dans presque tous les aspects de la vie – économique, politique, culturel et technologique – balaie bon nombre de points d'ancrage qui permettaient aux générations précédentes de regarder l'avenir avec confiance.

Dès le début du vingtième siècle, Alfred North Whitehead remarqua un changement qualitatif dans notre perception du temps. Par le passé, dit-il, « la durée qui séparait un changement important d'un autre, était considérablement plus longue que la vie d'un homme ». La plupart des gens habitaient un monde dont les contours étaient plus ou moins les mêmes dans leur jeunesse et leur vieillesse. « Aujourd'hui, cette durée est considérablement plus courte que la vie d'un homme » et elle continue à raccourcir¹. Par exemple : « J'ai dans ma bibliothèque un livre de futurologie, publié en 1990, intitulé *Megatrends 2000*. Un terme brille par son absence : le mot "Internet"². » Dans un discours post-présidentiel, Bill Clinton fit remarquer que lorsqu'il prit ses fonctions en 1993, il y avait à peine 50 sites web répertoriés. À la fin de son mandat en 2000, il y en avait plus de 350 millions³. Le changement fait désormais partie de la texture même de la vie, et il est peu de choses plus difficiles à supporter que les fluctuations constantes et l'incertitude.

La mondialisation – l'interconnexion du monde grâce à de nouveaux systèmes de communication – est l'une des grandes transformations survenues dans l'histoire, comparable au passage de l'ère des chasseurs-cueilleurs à l'ère de l'agriculture, ou à celui du féodalisme à l'industrialisme. Comme toute autre transition majeure, elle suscite de profondes angoisses, qui se sont exprimées dans les manifestations des écologistes, des activistes des droits de l'homme et des anticapitalistes ayant défilé à Seattle, Washington, Prague, Québec et Gênes, mais également partout où chefs d'entreprise et politiciens

La dignité de la différence

se sont réunis pour tracer l'avenir économique du monde. Il est difficile de ne pas sympathiser avec les protestataires. Comme l'a dit Matthew Arnold, « nous semblons pris entre deux mondes ; l'un est mort, l'autre impuissant à naître ». Ce qui caractérise notre situation actuelle, c'est le sentiment que le changement va plus vite que notre capacité à tracer un avenir commun. Nos pouvoirs technologiques s'accroissent de jour en jour, alors que nos convictions morales sont de plus en plus hésitantes et confuses. Qu'est-ce qui, dans la mondialisation, nous donne l'impression de nous déplacer sans carte, à bord d'un véhicule incontrôlable ?

* * *

Le concept de mondialisation n'est pas nouveau. Il y a près de 400 ans, le poète anglais John Donne lui dédia l'un de ses poèmes les plus mémorables :

Nul homme n'est une île,
un tout, complet en soi ;
Tout homme est un morceau du continent,
une partie de l'ensemble.
Si la mer emporte une motte de terre,
l'Europe en est amoindrie,
comme si les flots avait emporté un promontoire,
le manoir de tes amis ou le tien ;
la mort de tout homme me diminue,
parce que j'appartiens au genre humain ;
aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas ;
c'est pour toi qu'il sonne⁴.

Le commerce international⁵, largement pratiqué par les Phéniciens, remonte quasiment à l'aube de la civilisation. À partir du quinzième siècle, les grandes aventures maritimes, illustrées par les noms de Zheng He, Vasco de Gama, Magellan et Colomb, créèrent de nouvelles

routes commerciales qui permirent la multiplication des échanges à longue distance. Par la suite, cette impulsion fut encore renforcée par le perfectionnement des instruments de navigation, l'essor des banques et le financement du risque, ainsi que par la naissance d'entreprises internationales colossales, telle que la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. L'industrialisation, l'expansion du chemin de fer et l'invention du télégraphe donnèrent une impulsion supplémentaire au cours du dix-neuvième siècle. L'intégration de régions éloignées à une économie internationale unique est un processus continu, remontant à de nombreux siècles. Un esprit fébrile conduisit les hommes à voyager toujours plus loin à la recherche du nouveau, du lointain et de l'inexploré. Lors de l'inauguration de la grande exposition universelle à Londres en 1851, le prince Albert fit un discours qui aurait pu être répété mot pour mot un siècle et demi plus tard :

Nous vivons une période de transition extraordinaire, qui nous mène à cette fin glorieuse vers laquelle tend toute l'histoire – l'achèvement de l'unité de l'humanité [...]. Les distances qui séparent les différentes nations et parties du globe s'effacent rapidement grâce au génie créateur des inventions modernes, et nous pouvons les traverser avec une facilité inouïe [...]. La pensée est communiquée à la vitesse, et même par le pouvoir, de l'éclair [...]. Les ressources du monde entier sont à notre disposition et nous n'avons qu'à choisir ce qui est le meilleur et le plus économique pour servir nos fins, et les forces de production sont confiées au stimulus de la concurrence et du capitalisme⁶.

En un sens, le monde que nous habitons est l'aboutissement logique de l'héritage légué par nos ancêtres, la dernière étape d'un voyage commencé il y a des millénaires⁷. Cependant, certaines transitions entraînent de véritables changements de nature. La rapidité et l'ampleur des progrès des technologies de la communication ont modifié les conditions d'existence d'une grande partie, voire de la majorité des

La dignité de la différence

six milliards d'habitants de la planète. Le pouvoir de la communication mondiale instantanée, le volume des mouvements monétaires internationaux, l'internationalisation des processus et des produits, ainsi que la facilité avec laquelle les emplois peuvent être délocalisés d'un pays à l'autre, ont fait que notre interdépendance est devenue plus immédiate, plus concrète et plus conséquente que jamais. Pour un poète comme Donne, évoquer une idée métaphysique est une chose, mais la vivre au quotidien en est une autre.

Le capitalisme mondial est un système extrêmement puissant, dont les nations ont de plus en plus de mal à se dissocier. Plus efficace que des armées, il a remporté la victoire contre des systèmes et idéologies rivaux, dont le fascisme, le communisme et le socialisme, et se présente au vingt et unième siècle comme l'option dominante pour les pays en quête de croissance économique. Tout simplement, il a donné ce que ses concurrents n'avaient fait que promettre : un niveau de vie plus élevé et de plus grandes libertés. Des pays qui ont adopté cette nouvelle économie – notamment Singapour, la Corée du Sud, Taiwan, la Thaïlande, la Chine, le Chili, la République dominicaine, l'Inde, l'île Maurice, la Pologne et la Turquie – ont connu une hausse spectaculaire de leurs niveaux de vie⁸. Avant l'industrialisation, la majorité de la main d'œuvre d'un pays était nécessaire pour produire les denrées alimentaires dont il avait besoin. Or aujourd'hui, dans les économies avancées, les améliorations de l'agriculture ont permis de n'en employer qu'environ 2%⁹. Dans l'ensemble des pays développés, les progrès de la médecine et des services de santé ont réduit la mortalité infantile et allongé l'espérance de vie. En Occident, un supermarché de taille moyenne offre aux consommateurs une variété de choix qui, il y a un siècle, aurait été hors de portée des rois.

Toutefois, la mondialisation creuse les écarts et peut s'avérer extrêmement déstabilisante. Ses bénéfices ne sont pas répartis équitablement. Il y a des gagnants et des perdants, au sein d'un même pays et entre pays. La « fracture numérique » a aggravé les inégalités. Le Nord-Américain moyen consomme cinq fois plus qu'un Mexicain, dix fois plus qu'un Chinois, 30 fois plus qu'un Indien. 1,3 milliard

d'hommes, soit 22% de la population mondiale, vivent au-dessous du seuil de pauvreté ; 841 millions souffrent de malnutrition ; et 880 millions n'ont pas accès à des services médicaux. Un milliard d'individus n'ont pas de logement digne de ce nom ; 1,3 milliard n'ont pas accès à l'eau potable, et 2,6 milliards n'ont pas d'installations sanitaires¹⁰. Parmi les enfants, 113 millions – dont deux tiers de filles – ne sont pas scolarisés, 150 millions souffrent de malnutrition et 30 000 meurent quotidiennement de maladies évitables¹¹.

Dans dix-huit pays africains, l'espérance de vie est inférieure à 50 ans. En Sierra Leone, elle est d'à peine 37 ans. Les taux de mortalité infantile sont supérieurs à un sur dix dans 35 pays, surtout en Afrique, mais aussi au Bangladesh, en Bolivie, à Haïti, au Laos, au Népal, au Pakistan et au Yémen¹². Plus de quatre-vingts pays ont vu chuter leurs revenus par tête au cours des dix dernières années. À la fin du millénaire, le cinquième supérieur de la population mondiale détenait 86% du PIB mondial, alors que le cinquième inférieur n'en détenait que 1%. Les actifs des trois milliardaires les plus riches du monde étaient supérieurs à la fortune cumulée des 600 millions d'habitants des pays les moins développés¹³. La fortune colossale d'une petite minorité contraste de manière criante avec la misère d'une grande majorité, et ébranle notre sens de l'équité et de la justice.

Même dans les pays développés, les gains ont été hautement sélectifs. Aux États-Unis, au cours des 20 dernières années, 97% des augmentations de revenus ont profité aux 20% supérieurs des familles, alors que le cinquième inférieur a vu ses revenus diminuer de 44%. En 1996, la Grande-Bretagne avait en Europe la plus grande proportion d'enfants vivant dans la pauvreté, dont 300 000 dans des conditions pires, en termes absolus, qu'ils ne l'avaient été 20 ans auparavant¹⁴. Les emplois sont devenus moins sûrs. Les carrières à vie ont été remplacées par des emplois à temps partiel, temporaires et provisoires. Parallèlement, sous la pression des marchés ouverts, de la déréglementation financière et de la concurrence internationale, se sont réduits les services sociaux et les filets de sécurité qui, dans l'après-guerre, avaient protégé la Grande-Bretagne et l'Amérique des effets

La dignité de la différence

du chômage. Le climat économique s'est durci et la solidarité sociale s'est effritée.

Dans le monde entier, l'environnement social est devenu moins prévisible, plus enclin à des changements soudains et radicaux. La possibilité de délocaliser la production d'un endroit à l'autre en fonction des fluctuations des taux de change et des salaires, signifie que les emplois – non seulement dans l'industrie manufacturière, mais aussi dans les secteurs de la gestion et des services – sont devenus vulnérables. Les flux massifs du financement international qui, insufflés dans une nouvelle économie, alimentent l'investissement spéculatif et l'explosion de l'immobilier, peuvent tout aussi rapidement se retirer, laissant dans leur sillage des faillites et de vastes poches de chômage. Des économies entières sont déstabilisées. Des pays endettés, qui demandent de l'aide auprès des institutions financières internationales, peuvent se voir imposer des politiques économiques visant davantage à protéger les investisseurs qu'à mettre en place une infrastructure à long terme, et favoriser une croissance économique durable dans leurs propres pays.

L'inégalité au sein des pays et entre les pays n'est pas nouvelle. Ce qui est nouveau, par contre, c'est que nous en avons pris conscience. Le philosophe David Hume a observé que notre sentiment d'empathie diminue au fur et à mesure que nous nous éloignons des membres de notre famille pour nous tourner vers nos voisins, vers la société et vers le monde. En général, notre intérêt pour le sort des autres est inversement proportionnel à la distance qui nous sépare d'eux. Mais aujourd'hui, la télévision et Internet ont aboli les distances. Ils introduisent dans notre quotidien immédiat les images des souffrances endurées dans des pays lointains. Notre compassion envers les victimes de la pauvreté, de la guerre et de la famine dépasse notre capacité à agir. Notre sens moral est simultanément activé et frustré. Nous sentons qu'il faut faire quelque chose, mais quoi, comment, et qui doit s'en charger ?

La mondialisation n'est pas seulement économique. Elle est également culturelle. Internet, la télévision par câble et par satellite,

ainsi que les multinationales, ont imposé au niveau international la présence prégnante d'images et d'objets – ce que Benjamin Barber appelle le McWorld¹⁵. Dans le monde entier, on peut trouver les mêmes jeans, tee-shirts, baskets, boissons, fast-foods, la même musique et les mêmes films dans presque toutes les grandes villes, et même dans nombre de villages reculés. Le monde qu'ils représentent est majoritairement américain et tend à supplanter les traditions locales qui, si tant est qu'elles aient été préservées, sont réduites à de simples attractions touristiques. Cette expansion culturelle menace, elle aussi, l'intégrité et la dignité des civilisations non occidentales. L'Occident a souvent du mal à comprendre à quel point sa culture paraît étrangère, voire décadente, à ceux qui la perçoivent comme un produit d'importation. L'importance accordée à la consommation apparaît comme triviale à ceux dotés d'un héritage spirituel ancien, et extrêmement discriminatoire aux perdants de la course à l'argent.

* * *

Avant même l'apparition du mouvement antimondialiste, l'impact sur les institutions sociales d'une culture consumériste axée sur le marché suscitait déjà des inquiétudes en Occident. Dès 1947, Joseph Schumpeter avait averti que « le capitalisme crée un état d'esprit critique qui, après avoir détruit l'autorité morale de tant d'autres institutions, finit par se retourner contre lui-même¹⁶ ». Dans toutes les démocraties libérales occidentales, familles et communautés sont en déclin, ce qui mène à de nouvelles concentrations de pauvreté et à une fracture sociale encore plus prononcée. En l'espace d'une génération, notamment parmi les enfants, on compte de trois à dix fois plus de syndromes liés au stress – troubles psychiatriques, désordres alimentaires, abus de drogues et d'alcool, violence, criminalité, suicides et tentatives de suicide¹⁷. Les individus se retrouvent privés du soutien des membres de leur famille, de leurs amis et voisins, dont la présence leur avait autrefois souvent servi de bouée de sauvetage.